

# dial

## diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13  
FAX (1) 43.31.19.83  
CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1568 - 28 février 1991 - 4,5 F

### D 1568 EL SALVADOR: UNE RESCAPÉE DE L'ENFER DE LA RÉPRESSION

Il aura fallu neuf années pour entendre le témoignage hallucinant d'une paysanne rescapée du massacre d'El Mozote du 11 décembre 1981, dans le département du Morazán (cf. DIAL D 765). Quelque 1200 personnes, en majorité des enfants, des femmes et des vieillards, avaient alors été systématiquement massacrés par des unités militaires pratiquant la politique officielle de la "terre brûlée" pour neutraliser la guérilla. A l'époque, la réalité de ce massacre avait été mise en doute par le gouvernement nord-américain, gros pourvoyeur d'aide militaire; et l'état-major de l'armée salvadorienne en avait attribué la responsabilité à la guérilla.

Il fallait publier ce témoignage de paysanne pour que l'opinion internationale prenne la mesure des horreurs de la guerre civile salvadorienne. Cela n'est pas synonyme d'occultation des cas de grave violation des droits de l'homme par la guérilla, comme l'assassinat de sang-froid, le 2 janvier 1991, de deux aviateurs nord-américains fait prisonniers par des guérilleros. Cela signifie seulement que le "terrorisme d'Etat" dont l'armée est ici le bras, est une forme extrêmement perverse de l'exercice du pouvoir politique.

Le témoignage ci-dessous est précédé d'un commentaire du P. Ellacuría, à l'époque recteur de l'université catholique de San Salvador, assassiné à son tour en novembre 1989. Textes parus dans *Carta a las Iglesias* du 1/15 décembre 1990.

Note DIAL

### 1. Ecrit du P. Ignacio Ellacuría, assassiné depuis

#### LES MARTYRS ANONYMES D'EL MOZOTE

Ce peuple crucifié est la continuation historique du serviteur de Yahvé, auquel le péché du monde continue d'enlever toute figure humaine, que les pouvoirs du monde continuent de dépouiller de tout, sur lequel ils continuent de s'acharner jusqu'à lui ôter la vie, surtout la vie.

Voici le peuple crucifié. Parfois on nous le montre à la télévision, mais en réalité on ne lui fait aucune publicité, on l'ignore. On fait tout pour le cacher afin qu'il ne vienne pas troubler notre tranquillité occidentale et bourgeoise...

Il importe plus que tout d'écouter vraiment la voix de Dieu qui, en des gémissements ineffables ou dans des cris déchirants, crie les plaies ouvertes de l'injustice universelle.

Il se peut que, pour certains, cette présence soit quelque peu obscure ou que cette voix leur semble trop lointaine et trop faible. Malheur à eux, car ils sont très loin de Dieu! Quant à ceux qui crucifient le peuple, ils sont à eux tous la Bête de l'Apocalypse. Et ceux qui se veulent sourds et aveugles sous prétexte que ce n'est pas là un problème religieux, ils sont les tièdes que Dieu, écoeuré, a déjà vomis de sa bouche.

**2. Témoignage de Mme Rufina Amaya, mère de quatre enfants, survivante du massacre d'El Mozote du 11 décembre 1981 (28 octobre 1990)**

" C'EST DIEU QUI M'A DESTINÉE À ÊTRE ICI, AUJOURD'HUI "

Voilà, compagnons, je me trouve ici aujourd'hui, à cet endroit qui est ma terre en quelque sorte. Oui, c'est ici qu'en 1981, le 11 décembre, il y a eu le grand massacre, le grand assassinat où plus de 1200 compagnons ont été tués, c'est-à-dire des enfants, des femmes et des vieux. Aujourd'hui je peux vous raconter un peu, puisque c'est Dieu qui m'a destinée à être encore ici, avec vous. C'est vraiment l'oeuvre de Dieu si j'ai pu me défendre de ces forces qui sont venues en ce temps-là, les forces armées qui ont fait tout ça.

Première chose: le 10 décembre, vers 6 H du soir, une grande quantité d'armée non identifiée est arrivée ici. Ils nous ont fait sortir des maisons, ils nous ont jetés dans les rues avec les enfants, tout le monde couché face contre terre, et en nous prenant ce qu'on avait avec nous. Après ça ils nous ont fait relever à 7 H du soir, ils nous ont ordonné de nous enfermer chez nous et ils nous ont dit de ne pas mettre le bout du nez dehors sinon ils tireraient sur nous. Oui, c'est ça qu'ils nous disaient. On était toujours encerclés et ils ne nous laissaient pas sortir.

Le lendemain, vers les 5 H du matin, ils ont recommencé à nous faire sortir des maisons, avec les enfants nus qui pleuraient parce qu'ils avaient froid. Ils nous ont fait faire deux files ici, sur la place, en face de l'église, une des hommes et l'autre des femmes. Nous les femmes on avait avec nous les enfants en bas âge, et les hommes avaient les plus grands. A 7 H du matin un hélicoptère de l'armée a atterri et ceux qui étaient dedans ont ordonné de nous enfermer dans les maisons. Nous les femmes on nous a ordonné de nous enfermer chez Alfredo Márquez, et les hommes ont été enfermés dans l'église, tous entassés là. Après ça, quand l'hélicoptère a été parti, ils ont commencé à nous menacer dans la maison, nous les femmes, avec leurs poignards et leurs fusils. Comme les enfants se mettaient à pleurer, les mamans les serraient contre elles en pleurs. On était toutes là avec nos enfants et, dans ce moment de grands tourments, il fallait vraiment avoir un peu de courage et de résistance pour tenir le coup.

Après ça, ils sont sortis de là où on était et ils sont allés à l'église où il y avait les hommes. Ils se sont mis à leur bander les yeux, à les ligoter, en s'arrêtant devant chacun d'eux. Après ça ils les ont tués. Ils coupaient la tête aux uns, ils mitraillaient les autres. Et puis quand ils ont eu fini de tuer les hommes, ils ont continué avec les femmes, vers midi. Ils nous disaient: "*Vous, on va vous faire sortir par groupes et vous devrez remettre les fusils et les revolvers de vos maris. Vos enfants, on va les libérer.*" Alors nous on a répondu qu'on n'avait pas d'armes car on est des paysans, des travailleurs, des civils, et qu'on n'avait donc rien à remettre; ici on vit du travail des champs, on travaille pour survivre avec nos enfants. "*Bon, mais vous devez sortir*", qu'ils nous ont dit. Et ils ont commencé à prendre les filles pour les emmener plus loin. Mais on ne savait pas où ils les emmenaient. Alors, quand ils voulaient prendre les filles, les mamans s'accrochaient à leurs filles en pleurant et leurs filles étaient emmenées.

Moi, je restais là assise avec mes petits autour de moi, avec ma petite dernière âgée de huit mois. J'étais là sur un banc avec ma petite et mes trois garçons. Quand j'ai vu qu'il restait pas beaucoup de femmes, j'ai commencé à m'inquiéter sérieusement. Mais je me consolais en pensant au Dieu puissant qui allait nous sauver d'un moment à l'autre. Alors, quand ils m'ont pris, ils avaient déjà pris plusieurs groupes de femmes, mais on ne savait pas où elles étaient passées, on entendait seulement les mitraillettes qui tiraient. Moi, ils m'ont prise vers les 5 H de l'après-midi pour m'emmener dans la maison d'Israel Márquez (1). J'étais la dernière dans la

[1] Les femmes avaient été regroupées chez Alfredo Marquez (NdT).

file des femmes. Pourquoi? Parce que je me battais pour ne pas donner ma petite de huit mois, je voulais mourir avec elle. Mais les militaires ont fini par me la prendre et ils l'ont donnée au plus grand de mes garçons.

Alors, en pleurant, je me suis accrochée aux autres femmes et j'ai avancé. Je ne me suis plus laissé toucher par eux, mais j'ai avancé derrière les autres femmes. En arrivant à la maison d'Israel Márquez, j'ai vu qu'elle était remplie de morts, et le sang coulait jusque sur le seuil de la porte. Qu'est-ce qu'elles ont fait les pauvres soeurs qui allaient devant moi? Elles s'accrochaient les unes aux autres et criaient qu'on ne les tue pas. Je me suis mise à genoux devant les soldats, à leurs pieds, mais sans rien leur demander. C'est à mon Dieu tout-puissant que j'avais dans mon coeur que je m'adressais. Je demandais à Dieu de me défendre, de me libérer s'il devait me libérer; sinon, alors qu'il me pardonne. Je me rappelle que j'ai récité un Notre-Père et que je demandais à la Vierge de Guadalupe de me protéger sous son manteau, puis que je me suis sauvée pour me cacher derrière une branche de bananier. Je suis restée là accroupie, en tirant sur la branche avec les doigts pour qu'on ne voie pas mes pieds. J'ai pu rester là jusqu'à ce qu'ils aient fini de tuer le groupe, et je voyais qu'ils tuaient les autres femmes qu'ils prenaient à grands cris. Mais moi je ne faisais pas de bruit, je ne pleurais pas, je ne faisais aucun geste, je... mon corps était comme si Dieu m'avait fait statue.

Donc, ils emmenaient les groupes et les tuaient. C'était vers les 7 H du soir et il y avait des femmes qui allaient avec leurs enfants dans la direction de la maison. Quand ils ont eu fini de tuer les femmes, les militaires se sont assis quasiment à mes pieds et ont fait des commentaires: "Voilà, maintenant qu'on a tué les vieux et les vieilles, que tous les adultes on les a tués, qu'est-ce qu'on va faire de toute cette bande d'enfants?" C'est des soldats qui disaient ça. Les autres ont répondu: "Eh ben! L'ordre du colonel, c'est quoi? L'ordre du colonel c'est d'en finir avec tous ces gens-là, de ne laisser personne. L'objectif c'est la terre brûlée. Alors on doit les tuer. Si on ne tue pas les enfants, comment les ordres seront-ils exécutés?" C'est ça qu'ils ont répondu. Mais ils ont dit: "Regarde, là, il y a de beaux enfants, il y en a beaucoup qui peuvent servir. On pourrait en prendre quelques-uns." Je ne sais pas s'ils en ont emmené ou pas. Mais le plus sûr c'est qu'ils les ont tués.

Après ils ont dit: "On va mettre le feu à la maison où il y a les morts, il faut tous les brûler, il faut laisser personne." Les soldats ont fait des torches avec des tiges de maïs et sont allés mettre le feu à la maison. Alors que la maison commençait à brûler, un enfant s'est mis à hurler dans le brasier. Un des soldats a dit à un autre: "Dis donc, espèce de con, t'as pas tué ce con-là! Fallait le tuer!" C'est ça qu'il lui a dit. Alors le soldat y est allé et a tiré: aussitôt l'enfant a arrêté de pleurer. Il a ajouté: "On va s'asseoir un moment pour attendre de voir s'il sort des sorcières de ce feu là. Ici il y avait des sorcières." C'est ça qu'ils pensaient, que des gens allaient sortir du feu en courant. Les soldats sont restés là une demi-heure sans que personne sorte du feu. Le soldat a dit: "Bon, il n'est sorti personne. Maintenant allons à l'épicerie, on a faim et on va manger un peu."

J'étais contente qu'ils s'en aillent de là. Surtout que des flammèches volaient jusque sur moi et sur eux. Ils sont donc partis de l'endroit de la maison en feu et sont restés en retrait. Je voyais à la lumière des flammes qu'ils s'en allaient à cause des étincelles qui leur tombaient dessus.

Après ça, après qu'ils soient partis de là, on a entendu les cris des enfants qui étaient restés dans la maison d'Alfredo Márquez. Ils criaient qu'on les tuait, ils criaient comme ça: "Maman, maman, ils nous tuent, ils nous plantent le poignard, ils nous pendent!" C'étaient ça les cris des enfants. Et ça devait être vrai puisqu'on n'entendait pas de coups de feu. A ce moment-là j'ai reconnu les cris de mes enfants, ils m'appelaient par mon nom et ils me criaient qu'on était en train de les pendre. Moi, pendant ce temps-là, la seule chose que je pouvais faire c'était de demander à

Dieu qu'il me fasse rester derrière le bananier où je me trouvais. Et j'ai cherché à me sauver de là pour ne plus entendre les cris de mes enfants, pour ne plus entendre la mort de tellement d'enfants qui criaient. Mais je ne pouvais pas me sauver parce que j'étais entourée de militaires.

Bon, après ça, j'ai pu voir à la lueur de l'incendie que des bêtes passaient dans la rue en face de moi. Il y avait des génisses et des chiens, je les voyais depuis ma cachette derrière le bananier. Les bêtes couraient de tous les côtés. Quand j'ai vu ça je me suis défait de mon châle, j'ai attaché ma robe au milieu des jambes et je suis partie en marchant à quatre pattes au milieu des bêtes. Et j'ai pu me jeter de l'autre côté de la clôture des barbelés. En arrivant de l'autre côté je me suis assise pour voir si j'entendais des coups de feu. Mais je n'ai rien entendu. Après ça, j'ai attendu un moment, puis j'ai éclaté en sanglots en me mettant le visage dans l'herbe pour qu'on n'entende pas mes sanglots.

Après avoir pleuré, j'ai entrepris de remonter la bananeraie. Je suis partie par le fossé qui longe la route, je me suis traînée dans un champ de maïs en me cachant des soldats, et je suis sortie du côté de Jocote Amarillo. De là je me suis dirigée vers un lieu à découvert qu'on appelle Cerro de Margarito, en passant du côté appelé endroit de la Chulpa. Les soldats ont tiré des coups de feu parce qu'ils m'avaient détectée. Comme ma robe était blanche, je marchais à quatre pattes. Je me suis tout de suite jetée dans la savane et je suis restée là. Ils se sont mis à tirer, à tirer, puis à me courir après. Moi j'étais cachée dans les hautes herbes. Un soldat disait: "*C'est par ici qu'elle allait, par ici, c'est sur ici qu'on a tiré.*" Mais un autre disait: "*Il n'y a personne par ici, personne. J'ai été voir, j'ai rien trouvé.*" Un autre soldat lui a dit: "*Va donc, connard, c'est les morts qui te font peur, ceux que tu as tués!*" Ils sont repartis en courant. Et moi j'étais contente qu'ils ne m'aient pas trouvée. Ils se sont taillés en courant parce qu'ils avaient peur.

Après ça, je suis restée là jusqu'au lendemain. J'ai pu entendre les cris des femmes qui se trouvaient encore sur les collines, les jeunes femmes qui criaient: "*Ils nous tuent! Ils nous tuent!*" Voilà ce que j'entendais. Le lendemain, vers les 7 H du soir, je me suis décidée à partir et je suis sortie du côté de Jocote Amarillo. Je suis restée sur le bord d'une rivière sans voir personne, sans trouver de grotte, sans rien rencontrer. La souffrance pour mes enfants, la souffrance pour tout ce qui venait de se passer m'avait coupé l'appétit. Je n'avais même pas soif. Je ne ressentais plus rien. Je suis restée là près d'une semaine, quand j'ai fini par voir des gens. Ce sont deux enfants qui m'ont trouvée, avec leur famille, la famille qui est là aujourd'hui. Je peux témoigner que c'est elle qui m'a trouvée. Et chez elle que j'ai pu rester ces jours-là, jusqu'à ce que je réussisse à partir en exil. J'en suis revenue cette année 1990.

Voilà mon témoignage.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 365 F - Etranger 410 F - Avion Am.latine 480 F - USA-Canada-Afrique 450 F  
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL  
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441